

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 13 (1937-1938)

Heft: 3

Artikel: La liaison infanterie-artillerie

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-704030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

V. Pour ce qui est *du combat et des troupes* combattantes, il faut, là aussi, un élément de police pris sur la réserve de commandement et muni de rigoureuses instructions; cet élément doit marcher au milieu des troupes combattantes, surveiller le terrain intermédiaire et les magasins de vivres installés par l'ennemi.

Avant d'aller à l'attaque, il faut que le fantassin *ait le ventre plein*; il faut qu'il soit pourvu abondamment de vivres pour toute l'attaque; il faut aussi qu'il soit persuadé que c'est à lui que reviendront tous les suppléments de vivres ou de friandises pris sur l'ennemi et à lui seul et non à ceux qui le suivront. Il faut que la troupe qui a fait un butin ait sa bonne part de ce butin.

VI. Si un soldat est bien et abondamment nourri, il supportera mieux quelques insuffisances pendant quelques jours, mais il ne les supportera pas s'il a été presque toujours affamé auparavant.

VII. Il faut préparer le soldat à ces éventualités dès le temps de paix par un enseignement approprié; il faut que la troupe sache qu'elle ne doit point, dans son action offensive, s'arrêter près des dépôts qu'elle trouve, car ce n'est pas ainsi que la victoire peut être gagnée; si, d'autre part, les chefs à tous les degrés de la hiérarchie observent et font observer strictement cette consigne, à l'avenir nos attaques seront couronnées de succès.

VIII. Conclusions:

1. Il faut assurer le ravitaillement de telle sorte que le soldat se sente justement traité, soit parfaite alimentation et suppléments en faveur de la troupe combattante;

2. Surtout excellente nourriture et distribution accrue de vivres avant de grandes attaques;

3. Réquisition de tous les dépôts de vivres par des éléments de police adjoints à la troupe avancée; répartition du butin en partie comme suppléments à la troupe qui a fait elle-même ce butin.

Aussi bien faut-il que tout se passe en temps de paix pour qu'en temps de guerre l'intérieur ne se nouisse pas seul, mais qu'il ravitaillle surtout bien l'armée en opérations.

La liaison infanterie-artillerie

L'un des buts principaux que se proposent d'atteindre nos divisions en accomplissant respectivement tous les quatre ans des manœuvres dans le secteur qui leur est normalement dévolu, est sans aucun doute l'amélioration de la collaboration des diverses armes dans l'effort commun. Parmi tant de liaisons qui toutes ont une grosse importance dans le jeu du commandement, il en est une cependant dont la nécessité est telle qu'elle peut à elle seule, par son bon ou mauvais fonctionnement, décider du sort d'un combat. Nous avons nommé la liaison infanterie-artillerie, à laquelle, semble-t-il, on n'a pas toujours attaché *toute* l'attention désirable. Cela est si vrai que nombre d'officiers d'infanterie ignorent encore en manœuvres l'artillerie qui leur est attribuée et considèrent l'officier de liaison artilleur qui les suit comme un chien fidèle, comme un encombrant personnage qui vient compliquer la tâche du commandant d'infanterie.

Lors des récentes manœuvres de la I^e division, le colonel commandant de corps Guisan a souligné, dans sa critique, que les liaisons n'avaient pas donné toute satisfaction et qu'en 1934 elles avaient mieux fonctionné. Certes, nul autre que le brillant directeur des manœuvres de la I^e division ne pouvait être mieux placé pour ap-

précier d'une manière générale le fonctionnement des liaisons, cependant on nous permettra de dire ici ce que nous avons observé à ce sujet dans un cadre très restreint il est vrai, en suivant l'action du groupe motorisé de canons lourds qui était attribué au parti rouge que commandait le colonel divisionnaire Combe, cdt. de la I^e division.

Ce groupe, composé de deux bttr. de canons de 12 cm, avait à sa disposition, outre ses liaisons organiques (moyens de transmission: téléphone et postes optiques), quatre postes radiotélégraphiques fournis et desservis par la cp. radio attribuée au parti rouge. Avant d'entrer dans le vif du sujet, soit l'emploi par l'artillerie de ces postes radio, il nous paraît utile de rappeler brièvement ce qu'est en réalité la liaison infanterie-artillerie.

Une liaison permanente est nécessaire pour assurer la collaboration des différentes instances de commandement et partant, la collaboration des différentes armes. Elle est réalisable par le moyen d'agents de liaison de toute confiance, intelligents, et par une transmission rapide et sûre. La liaison entre l'infanterie et l'artillerie doit permettre à cette dernière d'adapter son feu aux mouvements de la première selon ses désirs. C'est pourquoi chaque bttr. d'artillerie doit pouvoir disposer d'un officier de liaison destiné, dans le cas où une autre tâche spéciale ne lui a pas été confiée, à rechercher la liaison avec l'infanterie et établir ainsi, grâce au moyen de transmission dont son commandant l'a préalablement pourvu, une relation constante entre l'artillerie qu'il représente et l'infanterie au profit de laquelle cette artillerie doit travailler.

Dans beaucoup de cas, le téléphone n'est pas le moyen de transmission à employer, « l'optique ou l'agent de liaison rendront souvent de meilleurs services » dit un règlement d'artillerie encore en vigueur aujourd'hui. Or l'expérience a prouvé depuis longtemps que les liaisons par fil, qui sont extrêmement rapides mais très fragiles en temps de guerre, sont pratiquement irremplaçables — du moins en artillerie — par des liaisons optiques parce que trop lentes et trop dépendantes du terrain. D'autre part, outre sa lenteur, une liaison par courreurs a cela d'incertain: c'est qu'on ne sait jamais si les agents porteurs d'ordres ou de messages arriveront à leur but. La liaison infanterie-artillerie, de laquelle dépend en de nombreuses circonstances, la sécurité des troupes de première ligne, est trop importante pour qu'on ne songe pas à lui assurer une transmission extrêmement rapide, constante et sûre. C'est là qu'intervient la radio et qu'elle est à même, en plus des tâches qu'elle doit remplir pour les organes du haut commandement, de rendre des services inappréciables dans la liaison infanterie-artillerie.

Pendant les manœuvres de la I^e division, le groupe de canons lourds dont nous avons parlé précédemment, ainsi du reste que d'autres unités d'artillerie de campagne sauf erreur, a utilisé ses postes radio comme moyen de transmission pour la liaison infanterie-artillerie et, le colonel cdt. de corps Guisan voudra bien nous l'accorder, cette liaison a donné pleine et entière satisfaction aussi bien à l'infanterie qu'à l'artillerie, alors qu'en 1934, les officiers de liaison de ce même groupe qui n'avaient alors à leur disposition qu'une liaison optique, furent bien loin de rendre les mêmes services.

Il est évident que lorsqu'il s'agit simplement de déclencher un feu préparé, suivant les circonstances et selon l'entente préalable entre l'infanterie et l'artillerie, une simple fusée tirée au moment voulu par l'officier de liaison sera amplement suffisante, de même qu'une

seconde d'une autre couleur permettra éventuellement d'arrêter le tir, mais où cela se complique, c'est lorsque l'infanterie désire du feu d'artillerie sur un point ou une zone qui n'ont pas été préparés dans le plan de feu. C'est alors que la transmission par radio est de toute utilité et que les postes légers (un homme suffit pour les porter et les desservir) de la cp. radio peuvent rendre les meilleurs services avec le maximum de sécurité. Détail technique, ces postes sont à la fois émetteurs et récepteurs, leur rayon d'action en téléphonie atteint 6 kilomètres et 15 kilomètres en télégraphie, ce qui est parfaitement suffisant si l'on considère que les postes de commandement de l'artillerie ne sont jamais aussi éloignés des postes de commandement de l'infanterie auxquels ils sont subordonnés.

Dans l'exemple que nous relatons, le groupe de canons lourds pouvait donc former deux liaisons par radio, ce qui lui permettait d'avoir un officier de liaison sur la droite de son secteur et un autre sur la gauche. Il avait donc la possibilité de travailler indifféremment au profit des unités d'infanterie de droite et de gauche. Les nombreux tirs qu'il effectua sont la meilleure preuve que la liaison a parfaitement fonctionné et que pour une fois l'infanterie a pu avoir l'impression qu'elle était soutenue efficacement par l'artillerie.

L'emploi de la radio n'offre qu'un inconvénient, c'est que les messages ou ordres peuvent être interceptés par l'ennemi, toutefois il est facile d'y parer en utilisant pour toutes les transmissions un code secret et des noms de couverture ad hoc. Le code JA en vigueur dans notre armée pour la liaison infanterie-artillerie ne le cède en rien à ce qui se fait dans ce domaine à l'étranger et à moins d'en avoir un exemplaire sous les yeux, il est indéchiffrable, du moins dans un temps suffisamment court pour permettre encore l'utilisation des renseignements ainsi obtenus.

Dans la transmission par l'officier de liaison d'artillerie des demandes de feux non préparés dont l'infanterie a besoin, un point délicat est toujours la désignation des buts et leur situation exacte. Grâce à un système extrêmement simple et suffisamment précis que l'ennemi ne peut saisir qu'en connaissant les coordonnées d'origine qui ont été choisies, éventualité qu'il faut toujours envisager quoiqu'elle n'ait presque aucune chance de se produire, l'officier de liaison peut instantanément, sans calcul ni mesure et surtout sans indiquer de coordonnées, transmettre l'emplacement des buts désignés par l'infanterie. Pendant les manœuvres, ce système a trouvé sa consécration en étant utilisé avec tout le succès désirable. Un prochain article nous permettra d'en expliquer ici le mécanisme.

Il est à souhaiter, en manière de conclusion, que l'acquisition soit faite d'un grand nombre de ces postes radio afin d'en doter, si ce n'est organiquement, du moins par le truchement des cp. radio, tous les groupes d'artillerie de tous calibres. C'est à ce prix que la liaison infanterie-artillerie sera assurée en temps de guerre avec le maximum de sécurité et de rapidité. E. N.

Son drapeau

— Caporal, vous établirez une ligne téléphonique avec vos hommes jusqu'à l'arête de « X » sur laquelle vous bivouaqueriez. Vous prendrez trois jours de vivres et dès que vous serez arrivés, vous nous annoncerez. Je vous donnerai alors les instructions nécessaires, compris? Rien à demander? C'est bon rompez!

Un peu plus tard la montée commença, rude et pénible; sur une paroi presque verticale et dans des éboulis de pierres qui, à chaque pas, dégringolaient en faisant fuir des marmottes folâtrant sur l'herbe de l'alpage, en bas, tout en bas de la

montagne. Les cinq hommes, trois téléphonistes de la patrouille et deux porteurs, ahanaient et soufflaient ferme, mais la bonne humeur les poussait de l'avant. Lentement, méthodiquement, le fil était fixé sous des pierres ou accroché à des saillies de rocher, suivant les circonstances. Mètre après mètre la bobine déroulait son contenu. Après plus d'une heure de montée les hommes firent une courte halte et G**, le boute-en-train de la bande, dit:

— Dites-voir, caporal, avez-vous pris le drapeau, au moins?
— Si j'ai pris le drapeau? Vous pouvez penser! J'ai même prévu son ravitaillement!

C'était une des particularités de la patrouille du caporal T**. Où qu'elle soit envoyée, quel travail qu'elle dusse faire, partout et toujours T** emportait son « drapeau », carré d'étoffe rouge à croix blanche. Si un ordre formel ne s'y opposait pas, comme en temps de manœuvre par exemple, nos lascars commençaient par fixer leur drapeau bien en vue soit au faîte d'un arbre, soit sur un rocher, ou tout bonnement contre la tente, à même la toile, dès qu'ils étaient arrivés au bivouac.

Or, au soir de cette journée, arrivés à plus de 2500 mètres d'altitude, les deux porteurs étant redescendus au fort, nos trois amis installèrent leur campement blanc en creusant, dans la neige, un abri qu'ils tapissèrent avec les toiles de tente et bientôt le drapeau, accroché, à ras de la neige, à un piquet, claquait au vent. Sous un ciel nuageux et par un vent violent, les trois jours passèrent comme un rêve. Continuellement en communication avec le fort, se relayant au poste d'observation pour renseigner l'artillerie sur les tirs, T** et ses hommes jouirent, malgré le froid vif, de la splendide nature qui s'offrait à eux. Des lever et des couchers de soleil incomparables, des champs de neige passant tour à tour du mauve sombre au jaune clair, des rochers, dans la vallée, vêtus de gris cendré et de pourpre royal, récompensaient, par l'orgie de teintes chaudes et froides qu'ils donnaient, les hommes de leur peine et de leur solitude.

Pour éviter des dangers d'avalanche, T** avait installé sa tente sur un éperon rocheux, entre deux couloirs. Aussi, tout au long du jour et de la nuit, le vent se faisait-il durement sentir dans le frêle abri. Le dernier soir, avant de s'endormir, les trois amis parlèrent longuement d'un sujet qui leur tenait à cœur. Il s'agissait de l'usage, un peu intempestif leur semblait-il, du drapeau national, fait par différents établissements et à différentes occasions dans tout le pays. Pourquoi donc donne-t-on, le dimanche et à la montagne en particulier, ce spectacle peu édifiant, du drapeau suisse pris comme emblème commercial? Ce drapeau qui fait, à juste titre, frémir d'orgueil chaque Suisse, qui conduisit nos ancêtres à de mémorables victoires et qui protégea des retraites qui étaient loin d'être des défaites, ce drapeau en un mot, qui est aimé, pour lequel on se battra s'il le faut et pour lequel, Dieu merci, on saura mourir aujourd'hui encore comme dans le passé; cet emblème que l'on apprend aux enfants à saluer, cette étamine qui, à l'étranger, symbolise un pays fier de son passé et jaloux de son avenir, pourquoi l'utiliser comme réclame?

C'est en substance ce que G** racontait, en s'animant, car ayant vécu longtemps à l'étranger, il était frappé par ce fait assez particulier à la Suisse. Le caporal lui, rétorqua, que G** avait peut-être raison mais que, pour se sentir vraiment joyeux et heureux, il fallait à un Suisse, voir flotter son drapeau quelque part, le dimanche au moins. Sur ce, les hommes se roulèrent dans leurs couvertures. La nuit fut mauvaise, une avalanche de pierres et de neige dégringola du sommet avec un bruit assourdissant et le matin de gros blocs de pierres, à demi enfouis dans la neige, jalonnaient le passage de l'avalanche, de chaque côté de l'éminence sur laquelle se trouvait la tente. Le temps de tout empaqueter et les hommes reprirent le chemin du fort sans oublier, bien entendu leur drapeau.

*

Dix ans se sont passés. La crise, c'est-à-dire des soucis, des joies et des peines pour chacun ont marqués le temps. Nous retrouvons, en ce soir d'octobre, le caporal T**, grelottant de fièvre, sous une tente, tout à l'extrême Nord de l'Alaska. Il est venu là, tenter sa chance comme chasseur de fourrures, et, mal préparé à cette rude vie, à bout de ressources, il attend que la fièvre passe, blotti dans son sac de couchage, incapable de faire un mouvement. Dehors son chien gémit et par moment déjà hurle à la mort. Loin, très loin la plaine s'étend, blanche déjà, à peine coupée, ça et là, de maigres broussailles. Le ciel, chargé de nuages noirs, ne présage rien de bon. Qui songerait, dans cette solitude, que sous cette tente un homme souffre et va peut-être mourir? Personne, assurément, car la loi de la plaine est dure: chacun pour soi, tant pis pour les malchanceux. Parmi son maigre bagage, qui tient tout entier sur un seul traineau, T** a emporté son drapeau, ce drapeau qui, après avoir flotté sur bien des bivouacs du massif du Gothard,